

culture

ART CONTEMPORAIN A travers Genève, les clichés du photographe Raphaël Dellaporta et les textes de la journaliste Ondine Millot racontent l'esclavage domestique. Un fléau qui concerne aussi la ville du bout du lac.

L'invisible à l'affiche

BERTRAND TAPPOLET

Visiter.

Tous les visuels affichés à travers Genève sont également visibles à Imaginaid Galerie, 28 rue des Grottes, Genève, du 6 au 29 septembre, me, ve, sa 14h30-18h30, je 13h30-19h30. Infos: www.imaginaid.org

Exposer sa série *Esclavage domestique* dans les rues de Genève: le photographe français Raphaël Dellaporta y songe depuis 2006. Dès lundi et jusqu'au 29 septembre, ce sera chose faite: quelque 1200 affiches de format A3 seront placardées dans l'anonymat de l'espace urbain, sur les façades et containers, dans les cafés et lieux culturels. Elles comporteront douze récits de drames invisibles, précédés par le prénom (fictif) d'une victime. L'ensemble du travail sera également visible à la galerie Imaginaid, à l'origine de l'exposition réalisée avec le soutien de la Ville de Genève.

En collaboration avec la journaliste Ondine Millot de *Libération*, Raphaël Dellaporta est parti de sources diverses: témoignages, jugements, etc. Ses photos dévoilent des façades d'immeubles, fenêtres d'habitats anonymes de banlieue ou du centre parisien. C'est là que des femmes ont vécu en privé un véritable calvaire émaillé d'exactions et d'humiliations quotidiennes. «C'est cette oscillation entre le détail narratif et le vide de l'image qui fonctionne de telle sorte que chaque personne lisant ces histoires soit confrontée à une image banale, quotidienne. Il pourra ainsi visualiser le récit et, partant, prendre position face à l'asservissement et à cette forme domestique d'esclavage moderne», explique le photographe.

Photo.

Esclavage Domestique, l'immeuble d'Henriette, Raphaël Dallaporta (photo) et Ondine Millot (texte). DALLAPORTA/MILLOT

CRAINTE DE REPRÉSAILLES

De mèche avec le Comité contre l'esclavage moderne (CCEM), en France, les auteurs ont choisi de donner accès à un univers cadenassé et caché, celui de cette violence privée, intime, souvent traversée de férocité envers les «employés de maison». L'expression «esclavage domestique» a été donnée par le CCEM pour désigner la condition des personnes placées en état de vulnérabilité physique ou morale; et qui se trouvent dans l'obligation de fournir un travail – tâches ménagères, garde d'enfants – souvent sans rémunération réelle et dans un contexte de violence et de privation des libertés.

300 cas environ sont annuellement portés à la connaissance du CCEM. Il s'agit majoritairement de femmes très jeunes, parfois dans une situation irrégulière. Elles sont isolées du monde extérieur, conditionnées et continuellement

renvoies. Elles craignent souvent une procédure judiciaire longue, sans résultat assuré, mais susceptible de leur porter préjudice par les représailles menées sur leur famille ou leurs proches restés au pays.

Comme pour sa série sur les mines antipersonnel (*Antipersonnel*) et celle, plus récente, sur des organes de défunts (*Fragile*), toutes deux présentées cet été à l'Espace Arlaud de Lausanne par le Musée de l'Elysée, la force du travail de Dallaporta réside dans le dialogue entre le visible et l'invisible. Mais aussi entre des images neutres, frontales, et des écrits documentant la souffrance humaine. Ne tirant aucun profit pécuniaire de l'exposition, ce photographe engagé préserve une distance respectueuse avec les victimes, dont l'absence de portraits imagés

renvoie à la vie mal connue de ces personnes maltraitées, nos possibles voisins.

SANS VOYEURISME

C'est souvent une tierce personne qui donne aux exploités le courage de s'enfuir. Mais aussi leur permet de tenir les premiers mois. Pour Serge Macia d'Imaginaid, il s'agit, par cette «exposition de proximité», de faciliter une prise de conscience au sein de la population. L'important est aussi de favoriser une action concrète de la part des autorités communales, cantonales et fédérales pour informer les employeurs notamment. «L'approche de Dallaporta permet au citoyen spectateur d'entrer dans le sujet et d'entamer une réflexion, plutôt que d'être heurté par des images voyeuristes, explicites ou doloristes.»

A Genève aussi

Au bout du lac, le syndicat SIT s'occupe chaque année d'une vingtaine de cas pouvant se rapporter à la traite et à l'esclavage domestique. Giangiorgio Gargantini, secrétaire syndical précise: «Il s'agit de violations très graves des conditions de travail: outre les salaires non versés, primes d'assurances dues, vacances non prises, heures supplémentaires, nous rencontrons souvent des conditions de travail proches de l'esclavage. Soit des journées de travail de dix-huit heures, sept jours sur sept, avec un salaire dérisoire, voire inexistant, des personnes logeant chez l'employeur sans chambre, dormant à même le sol.»

Des employés de maison arrivent à Genève avec leur employeur avant que celui-ci ne les prive de leur liberté de mouvement et de leur passeport, selon Gargantini. Plus de la moitié des cas concerne le personnel diplomatique ou bénéficiant d'une immunité juridique, toutes classes sociales confondues, et les victimes sont principalement originaires des Philippines et d'Amérique latine.

«Nous pouvons déposer une plainte auprès du Tribunal des Prudhommes, voire au pénal, explique le syndicaliste. Si un tribunal genevois condamne ce type d'employeur au versement d'indemnités, celui-ci n'est pas obligé de s'y conformer. Il est de plus extrêmement difficile d'obtenir gain de cause devant les tribunaux. Mais nous faisons tout de même cette démarche. Car, pour éviter que le scandale ne s'amplifie, l'employeur nous contacte afin de proposer une indemnisation ou s'informer des prétentions syndicales. En 2005, le canton de Genève a introduit un salaire minimum de 3400 francs suisses par mois pour le personnel domestique, une démarche pionnière et unique au plan suisse.» BTT



Expo.

Tirage limité 2, «Les Belges en renfort». Sa 11 septembre de 11h à 19h, Palais de Rumine, Place de la Riponne, Lausanne. www.unil.ch/bcu

1^{re} Cérémonie à 15h. Prix du meilleur livre d'artiste multiple pour *Leventina: il tempo trasparenza* de Monica Lombardi (jet d'encre sur film polyes-ter); Prix du meilleur livre unique pour *Le Fuyard* de Susan Litsios (peinture et découpages sur texte imprimé à la presse à épreuve sur papier Ruscombe). L'ensemble des livres candidats seront exposés au Palais de Rumine du 11 septembre au 1^{er} janvier 2011.

LAUSANNE • «TIRAGE LIMITÉ»

Le livre d'artiste dans tous ses états

«Faire de l'édition, c'est aussi faire une œuvre, fabriquer des livres qui ne soient pas de simples sacs à mots, mais des objets investis d'esprit. Chacun de ces objets forme une pensée, un univers, possède une vie propre, des contours singuliers.» C'est ainsi que les éditions genevoises Héros-limite présentent leur travail dans le programme de Tirage limité, rencontres romandes du livre d'artiste, qui se tiennent samedi prochain au Palais de Rumine, à Lausanne. «Un livre d'artiste c'est comme une personne, renchérit Marguerite Ryser, de l'Atelier Amartistes. A première vue, on est confronté à son apparence. En détaillant son aspect intérieur, on découvre petit à petit que c'est un objet 'vivant', créé pour nous faire connaître son âme.» Les deux éditeurs romands font partie des 29 exposants invités à cette deuxième édition de la grande messe triennale du livre d'artiste. Baptisée «Les Belges en renfort», elle invite cette année six éditeurs de Wallonie-Bruxelles à

côtoyer les artistes et éditeurs actifs en Suisse romande – parmi lesquels on retrouve art&fiction, -36° édition, Circuit, mais aussi les ateliers des écoles d'art de Genève et Lausanne.

Leur démarche a un point commun: elle se situe à l'intersection entre lettres et beaux-arts, à la jonction de l'écrit et de l'image. Ces livres hors normes, parfois uniques, sont le lieu du dialogue entre poètes et plasticiens et l'évolution du genre donne à lire en filigrane tout un pan de l'histoire de l'art. Souvent produits à un petit nombre d'exemplaires, ces ouvrages échappent la plupart du temps aux réseaux de diffusion habituels. Tirage limité souhaite donc faire connaître à un large public ces livres qui reflètent une grande liberté artistique, en exposant le temps d'une journée les travaux les plus récents.

Organisée par l'Association pour les Rencontres romandes du livre d'artiste et la Bibliothèque cantonale universitaire (BCU), la manifestation bénéficie de la synergie du festival BD-fil et des Journées du patrimoine. Diverses animations contribueront à lui donner un caractère festif, notamment la remise du Prix de la (BCU).¹

ANNE PITTELOUD

parutions

«TA MÈRE» DE BERNARDO CARVALHO

Les personnages de *Ta mère*, du Brésilien Bernardo Carvalho, semblent n'être nulle part à leur place dans leur famille ou leur pays. Ce roman a pour cadre principal Saint-Petersbourg, l'ancienne capitale des tsars, à la veille de son tricentenaire en 2003. Il entrelace les destinées d'une poignée de femmes (des «Mères de soldats») qui tentent de sauver leurs fils de la guerre, de la solitude et du crime. Si le récit est poignant et touchant, il distille aussi son lot d'horreur et de cruauté – une partie se déroule en effet en Tchétchénie, théâtre d'une «guerre sans fin» dont les prémices remontent à la conquête russe du Caucase à la fin du XVIII^e siècle. Derrière la multiplicité des points de vue demeure le motif récurrent de la maternité, et son envers, le sentiment d'être orphelin. Bernardo Carvalho réussit avec maestria à emmener le lecteur au pays de la nostalgie et de la barbarie, mettant en scène aussi habilement un Tchétchène à la recherche de sa mère qu'un père de famille agent des services secrets. Pas beaucoup d'espoir dans cet ouvrage, excepté la fuite, l'exil pour se mettre à l'abri, et un amour maternel qui n'est pas tout-puissant: «Se reproduire est le propre de la nature humaine, tout autant que la guerre. Se reproduire et tuer», lance

l'un des personnages. Quand un protagoniste apprend que le jeune Tchétchène en quête de mère n'est autre que son frère (l'enfant que sa mère a eu avec un amant et a abandonné), il est désarçonné mais pas affectueux; il l'attire de nuit dans un guet-apens, laisse des copains le tabasser et regarde sans rien faire, «en proie à une espèce de fascination». Inquiétant. MARC-OLIVIER PARLATANO

Bernardo Carvalho, *Ta mère*, traduit du brésilien par Geneviève Leibrich, Ed. Métailié, 2010, 209 pp.

«L'OR DES RIVIÈRES» DE NIMROD

«Ma mère était au centre de la pièce. Je me suis accroupi au pied de son fauteuil. Son visage avait pris l'apparence d'un masque africain.» Dans un recueil de récits intitulé *L'Or des rivières*, l'écrivain tchadien Nimrod rend un hommage ému et poétique à sa mère. Dans une succession de tableaux, il réenchante les bonheurs passés et évoque les rares moments de partage avec un grand absent, son père. Usant d'une langue sans circonlocutions, simple, le narrateur poursuit une quête de sens, retrouvant chaque année sa mère qui n'a pas bougé par-delà les années. Avec brio, Nimrod revient aux origines de son tempérament poétique et contemplatif. «Ma mère, écrit-il, invente le Tchad. Elle incarne son dénuement». MOP

Nimrod, *L'Or des rivières*, Actes Sud, 2010, 126 pp.